

# La Logique Spéculaire

## et le lieu de décider ♥

*René Guitart*

### I

Je commencerai en reprenant un peu modifié, en guise de première introduction, ce qui, de ce qui dit d'abord dans ce colloque Psychanalyse et Réforme de l'Entendement en janvier 1995, à été ensuite publié<sup>1</sup> au printemps 1995.

La Logique Spéculaire traite des énoncés en tant qu'y interviennent des modes de dire et des points de vue non-dits. Ses règles sont le résultat de l'action de la circulation entre les points de vue sur les règles de la logique classique, et exprime la déformation que la logique classique, utilisable localement au niveau de chaque point de vue, doit subir quand, dans le jeu du va-et-vient local/global on fait interagir les points de vue. Elle contient en particulier les

---

♥ In *Psychanalyse et Réforme de l'Entendement* (Actes du colloque d'Ivry, 28 et 29 janvier 1995), éd. Lysimaque 1997, pp. 183-200. (ISBN :2-906419-15-X ISSN : 0755-0294).

<sup>1</sup> paru dans la *Lettre mensuelle* juin 1995, Ecole de la Cause Freudienne, sous le titre Logique spéculaire et sexuation, ce qui suit annonçait l'intention de six conférences données d'avril à juin 1995. Et un second texte, intitulé *La Logique Spéculaire, écriture de la pulsation non-dite* écrit après les conférences tire de celles-ci bénéfice. Il est publié dans le numéro 35 de la revue de l'ECF (février 1997). Je renvoie à ce dernier pour le développement spécial de l'explication du rôle de la logique spéculaire vis-à-vis des questions de la division, de la coupure et du sinthome, et, aussi bien dans l'ordre de l'énonciation vis-à-vis de la question de la norme. Tout ceci dans l'empire de la question de la littéralité.

logiques intuitioniste, co-intuitioniste, bi-intuitioniste, modale, multivalente, le calcul des négations « simpliciales » de Marion Carel.

Dans son cadre les formules de la sexualité de Lacan admettent une interprétation consistante (par exemple dans le cadre du site  $\boxed{\bullet \rightarrow \circ}$ , voir ci-après en II la description de ce site et de ses opérations ; l'application détaillée aux formules de la sexualité sera publiée ultérieurement), comparable à celles données par René Lavendhomme en termes de théories locales et par Loparic en termes de logique paraconsistante. Ces formules s'écrivent

$$\begin{array}{c|c}
 \text{H} & \text{F} \\
 \hline
 \forall x \Phi x & \overline{\forall x \Phi x} \\
 \exists x \overline{\Phi x} & \overline{\exists x \Phi x}
 \end{array}$$

Du point de vue de la logique classique ces formules sont étranges (unheimliche ?), car de chaque côté (H ou F) on a des formules contradictoires, et la contradiction du côté H est la même que celle du côté F (quoi qu'écrite dans l'ordre opposé), ce qui en soi est encore contradictoire, puisque du coup, il n'y a pas, fusse par l'indication de deux contradictions « différentes », de différence entre les deux côtés. La question est d'élaborer un cadre où cette étrangeté puisse disparaître, le cadre en question pouvant alors être considéré comme la forme résolue de cette étrangeté, ce qui la rend familière et tenable.

On récupère également le calcul propositionnel modifié de Jean-Michel Vappereau (comme fragment du calcul dans le site

$\boxed{\bullet \circ}$ , voir en II) et les commentaires adjacents sur la dénégation par exemple.

De fait, c'est bien l'hypothèse, qui c'est avérée exacte, qu'il y avait quelque chose de commun et de très simple à comprendre entre des choses éparses et apparemment contradictoires, à savoir la logique intuitionniste (à la Heyting) et co-intuitionniste (à la Reyes-MacNamara), mes propres travaux (inédits) sur la façon de concevoir les logiques multivalentes que propose Moisil, et les idées de Lavendhomme, Carel, Loparic, Vappereau, qui m'a conduite à formuler la logique spéculaire. Ce qui bien sûr n'a pu se mettre en place que par mon métier de catégoricien, lui-même fortement dépendant ici des idées de Lawvere et de Kan sur les adjonctions.

La logique spéculaire donc a pour objet l'étude des énoncés « classiques » de la logique du premier ordre en tant qu'ils sont dits par quelqu'un qui est un « sujet divisé » représenté par un graphe  $S$  (soit une collection  $S_0$  de points de vue élémentaires  $p, q, \dots$ , équipée de transitions  $t : p \rightarrow q, u : q \rightarrow r, \text{ etc } \dots$ ). On fait alors intervenir dans un énoncé classique des points de vue multiples, désignés par des lettres  $P, Q, \dots$ , représentant des sous-collections de  $S_0$ , et, des manières, qui fondamentalement sont deux, notées  $d$  et  $b$ . Ainsi les écritures  $dP$  et  $bP$  signifient deux opérations de « globalisation » (c'est-à-dire de retour au niveau du système  $S$  de tous les points de vue) des informations et opérations déterminées seulement localement au niveau du seul point de vue  $P$ . l'opération  $dP$  est ainsi noté  $d = \text{dièse}$  parce qu'elle est localement en excès, et  $bP$  avec  $b = \text{bémol}$  est localement en manque ; ainsi dans cette logique est mis en place, par dessus la logique classique, un jeu inévitable de manque et d'excès, qui traite littéralement de l'écart dans le non-dit que le dit suscite, et qu'il s'agit de déployer quand il s'agit de faire tenir le dit.

Appelons alors *énoncé spéculaire du premier ordre* la donnée d'un énoncé classique du premier ordre où, de plus, chaque opérateur et chaque variable propositionnelle libre sont marqués en indice supérieur d'une indication  $dP$  ou  $bP$ . Ces indications supplémentaires constituent ce que nous appellerons la spéculation. Par exemple si l'on prend l'énoncé classique  $A \& NA$ , alors  $A^{bP} \& dQ^{dP} A^{bR}$  est un énoncé spéculaire associé, dont la spéculation proprement dite est la séquence  $s = bP dQ dP bR$ . L'énoncé classique  $E$  est dit *tenir* s'il a une tenue c'est-à-dire un énoncé spéculaire associé  $E'$  d'interprétation non-vide. La description de l'interprétation de  $E'$  est basée sur les constructions explicites (« universelle » et « co-universelle ») de  $dP$  et  $bP$ , qu'il y aurait lieu de détailler. Ce qui arrive alors c'est que tout énoncé classique, même classiquement inconsistant, peut tenir. Autrement dit, sous réserve d'introduction d'une spéculation convenable, l'inconsistance se dissout. Ou pour le dire à l'envers, ce n'est jamais que par l'effacement de certaines variables, cachées donc, que l'impossible à lieu. Analyser l'impossible consiste alors à repérer rigoureusement cet effacement, voire le système de tous les effacements possibles le produisant. Le propre de la logique spéculaire, à savoir la courbure qu'elle imprime à la logique classique, est donc d'être le lieu où peut s'inscrire l'algèbre de ces effacements produisant l'impossible. De là peut s'amorcer une théorie de la Vérité

et du Malentendu<sup>2</sup>. Et ceci d'une façon attentive aux possibilités de forclusion<sup>3</sup> dont une installation hâtive de notions et formules font peut-être courir le risque.

Pour rendre plus palpable la logique spéculaire, voici un cas particulier élémentaire. C'est le cas où S admet pour points de vue élémentaires les propositions elles-mêmes p, q, ..., et pour transitions les implications  $p \Rightarrow q$ ,  $q \Rightarrow r$ , etc. Alors on démontre que dans ce cas pour tout connecteur logique W on a :

$$\begin{aligned} WdP(X) &= P \& W(X), \\ WbP(X) &= P \Rightarrow W(X). \end{aligned}$$

Dans ce cas les énoncés spéculaires sont alors des énoncés ordinaires (il n'y a plus besoin d'un méta-niveau<sup>4</sup>). Par exemple l'énoncé spéculaire associé plus haut à A&NA s'écrit :

$$Q \& ((P \Rightarrow A) \& P \& N(R \Rightarrow A))$$

Cet énoncé tient. Mais si "Q&", "P=>", "P&", et "R=>" ne sont pas dits, alors ce qui reste dit, à savoir A&NA, est inconsistant.

Cette logique s'appelle spéculaire pour trois raisons. D'abord, parce qu'elle permet de proposer des modèles mathématiquement bien constitués pour la théorie lacanienne de la psychanalyse et la théorie philosophique adjacente du sujet parlant, et tout particulièrement pour la notion psychanalytique de spécularité. En particulier les "étranges" formules de la sexualité de Lacan admettent en leur sein une tenue. Ensuite, parce que ce qu'elle introduit est un modèle mathématique minimal de la spéculation dans la tenue, qui permet la poursuite du dialogue, poursuite qui n'est possible en fait que grâce au malentendu sur cette spéculation. Et on peut soutenir l'idée que toute spéculation est spéculaire en ceci que la spéculation introduit un objet "prouvant"

---

<sup>2</sup> Voir *Cohérence et malentendu, extase et aberration : réel*, in *l'Anatif*, n°1 et n°3, automne 1994, où en particulier la logique spéculaire est "motivée" dans la construction d'une certaine transversalité de la psychanalyse et de la philosophie.

<sup>3</sup> Voir à ce sujet *Logique inspéculaire*, Conférence de l'A.C.F, faits et méfaits de la science, Lille, juin 1992, diffusion Lysimaque, et *L'évidence et l'étrangeté*, dans *Donc*.

<sup>4</sup> Ce qui n'est pas sans intérêt par rapport à l'insistance lacanienne qu'il n'y a pas de métalangage. Ici, les points de vue non-dits peuvent donc devenir des fragments "barrés", qui se sont barrés, et la question est alors d'un déchiffrement d'un texte partiellement effacé.

la consistance ou la cohérence parce qu'il est à la fois suffisamment à distance de l'objet dont il s'occupe et en même temps lui est substituable à un titre au moins. Troisièmement, cette logique va résulter d'un travail « en miroir » (va-et-vient local/global des opérateurs) sur la logique classique, et il apparaît que cette logique admet une structure « en miroir », tant dans ses énoncés que dans ses règles, par changement dans les expressions des d en b et des b en d. Les propriétés de la logique classique sont ainsi divisées en moitiés duales<sup>5</sup>. Grossièrement, on peut dire que la logique spéculaire est un « revêtement à deux feuillets de la logique classique », multiplié encore par la variété des points de vue. La logique classique (sans non-dit) est un écrasement sur soi de la logique spéculaire, par assimilation de tous les points de vue en un seul et fusion de d et b.

L'idée maîtresse, techniquement, est donc que la tenue d'un énoncé, bien en amont de la question de sa vérité, est déterminée au regard du va-et-vient local/global, et de l'action que l'on détermine de ce va-et-vient non seulement sur les données mais sur les opérations logiques mêmes. Le non-dit d'un dit est, pour chaque fragment de l'énoncé, le point de vue depuis lequel c'est dit, et la manière dont c'est dit. La difficulté essentielle, qui m'a longtemps arrêté, et dont je suppose aussi qu'elle a fait obstacle aux diverses tentatives d'introduction en linguistique des « points de vue », je veux dire d'introduction efficace donnant lieu à un véritable calcul, est la suivante : il ne sert à rien d'introduire des points de vue dans une pure taxinomie, si du même coup on n'introduit pas techniquement la possibilité de transport entre ces points de vue, ou ce qui revient presque au même, la construction d'un rapport explicite en calcul entre chaque point de vue et le système S des points de vue. Or précisément, si le rapport du global au local, la localisation, est fixé de manière univoque, il n'en va jamais de même du rapport réciproque : il n'y a pas une mais deux (d et b) façons naturelles de globaliser des données locales, par le dehors et par le dedans. Cela implique qu'à introduire des points de vue, on se trouve dans l'obligation d'introduire aussi, pour chacun, non pas un mais deux modes de dire. Autrement dit, les positions du sujet énonciateur doivent être divisées, ou, plus

---

<sup>5</sup> Voir *L'idée de logique spéculaire*, Journée mathématiques C.A.E.N., septembre 1994, Université de Caen, qui est le premier texte technique publié sur la logique spéculaire elle-même. Voir aussi *La courbure de la raison*, Conférence du Perroquet n°31, décembre 1991, où les idées sur les nombres miroirs (arithmétique adéquate à la logique spéculaire) sont introduites. Un autre aspect, nouveau, de dédoublement de la logique spéculaire sera exposé dans *La logique spéculaire et son double*.

brièvement, le sujet, en tant qu'il énonce se divise (ou se re-divise), et cette division n'empêche pas la possibilité de calcul, mais au contraire lui est indispensable.

## II

Je tenterai maintenant une seconde introduction, plus explicitement technique, rapportant les exemples donnés lors du colloque. Le lecteur qui voudra bien prendre le risque de s'y mettre, en fonction précisément d'un certain rapport entre mathématiques et psychanalyse<sup>6</sup> qui tourne autour de la question cruciale de l'évidence et de l'acte, en tirera un profit à nul autre pareil. Sinon, il peut directement se rendre au paragraphe III, qu'il lira certes, mais, je le maintiens, avec moins de profondeur.

Soit  $X$  une proposition. Pour l'interpréter, on la situe dans une totalité  $E$  (comme partie  $X$  d'un ensemble  $E$ ), et dans cette totalité, on adopte deux points de vue (soit deux parties de  $E$ ), 1 et 2, *complémentaires*. Alors, chaque point de vue  $p$  reçoit une restriction ou localisation de  $X$ , notée  $X_p = Z$ , qui est ce qui, de  $X$ , est dans  $p$  (l'intersection de  $X$  et  $p$ ). Réciproquement,  $Z$  étant connue dans  $p$ , il y a n'y a pas une mais deux façons naturelles (et deux seulement) de globaliser  $Z$ , de lui associer une partie de la totalité : soit en la complétant (dans l'autre point de vue que  $p$ ) par rien, soit en la complétant (dans l'autre point de vue que  $p$ ) par tout. Ce que l'on récupère dans la totalité lorsque  $Z = X_p$ , on le note  $X^{bp}$  et  $X^{dp}$ . Si l'on note  $NX$  la négation classique de  $X$  dans la totalité, soit le complémentaire de  $X$  dans  $E$ , et aussi  $N_p X_p$  la négation classique de  $X_p$  dans  $p$ , alors la première globalisation (de type b) de  $N_p X_p$  est notée  $N^{bp}X$ , et la seconde (de type d) est notée  $N^{dp}X$ . Il se trouve ici, c'est lié au fait que 1 et 2, les deux points de vue, sont complémentaires, que l'on a :

$$N^{bp}X = (NX)^{bp} = N(X^{dp}) \text{ et } N^{dp}X = (NX)^{dp} = N(X^{bp}).$$

Toujours en vertu de la complémentarité des points de vue, qui fait que les points de vue ne communiquent pas entre eux, on a les propriétés suivantes :

$$X = X^{b1} \text{ ou } X^{b2} = X^{d1} \text{ et } X^{d2}, \quad NX = N^{b1}X \text{ ou } N^{b2}X = N^{d1}X \text{ et } N^{d2}X.$$

---

<sup>6</sup> A ce sujet voir *L'objet de la psychanalyse, les mathèmes, les objets mathématiques*, voir *Les mathématiciens doivent-ils lire Lacan ?*, dans *Donc*, et voir *La Pulsation Mathématique*, écrits à paraître.

On peut dire que l'opérateur identité et l'opérateur de négation classiques se trouvent ici décomposés sur les points de vue, ou bien par les points de vue, en 4 opérateurs d'identité suivant les points de vue et 4 opérateurs de négation suivant les points de vue, ces opérateurs permettant donc de recomposer les identité et négation standard.

On a les implications (au sens classique) suivantes :

$X^{bp}$  implique X, et X implique  $X^{dp}$ .

On peut dire donc que  $X^{bp}$  est sous X et que  $X^{dp}$  est sur X, et considérer que, du point de vue de p, toutes les parties de la totalité qui sont entre  $X^{bp}$  et  $X^{dp}$  sont indiscernables, confondues entre elles et en particulier avec X. C'est seulement la conjonction des deux points de vue qui permet le discernement parfait dans la totalité, en n'oubliant pas que cela suppose que les points de vue sont situés dans la totalité, que la totalité est donnée. La valeur de vérité de  $Y=X^{bp}$  ou de  $Y=X^{dp}$  est la valeur communiquée à la totalité (et par suite communicable par localisation à l'autre point de vue) que le point de vue p attribue, dans sa propre logique classique, à X, dans un mode de dire b ou p, à comprendre comme mode inférieur et mode supérieur. De fait pour « s'exprimer » dans la totalité, le point de vue p a besoin de choisir un tel mode naturel, canonique. Bien entendu, le résultat comme tel, à savoir Y, ne comporte pas la marque de ce mode, de sorte qu'il n'est pas possible de déterminer si, par rapport au vrai « absolu » X, son défaut est en plus ou en moins.

L'énoncé classique  $X \text{ et } NX$  est toujours faux, ou, comme on dit, est une antilogie. Par contre on a :

$X^{b1 \text{ et } Nd2} X = X^{b1}$ , et  $X^{b2 \text{ et } Nd1} X = X^{b2}$ .

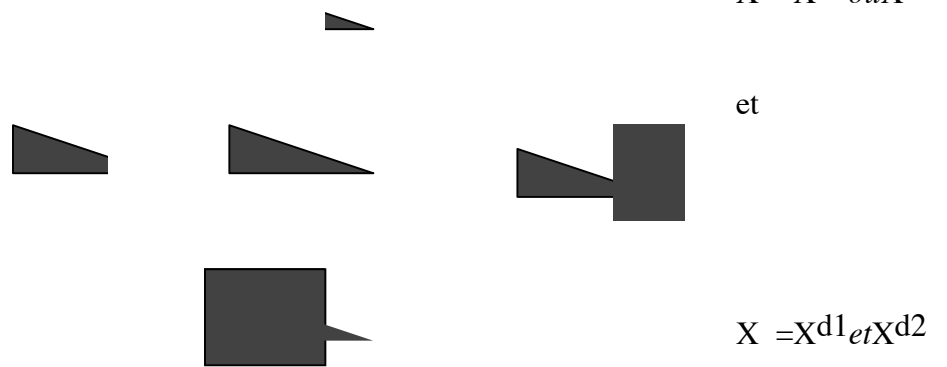
Ainsi l'ajout sur l'énoncé " $X \text{ et } NX$ " des informations " $b1...d2$ " ou bien " $b2...d1$ " exposant de quels points de vue et dans quel mode de dire les fragments "X" (la première occurrence de X) et "N" (la négation) sont classiquement calculés et "prononcés" dans la totalité, rend l'énoncé tenable, c'est-à-dire non-antilogique. Cette information supplémentaire qui tord le sens classique visible, et qui n'est pas dite par l'énoncé classique, je l'appelle la *spéculation*.

\*

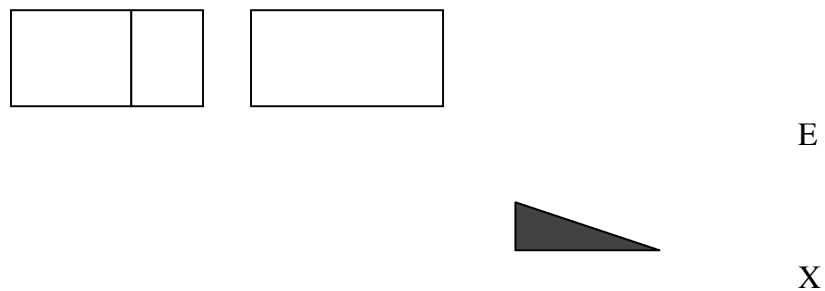
Voici des figures illustrant ce qui précède. Dans ces schémas, les choses sont considérées d'un point de vue purement ensembliste,

sans considérations métriques, topologiques, ou de forme en général. Les « formes » en jeu ne sont qu'un support visuel à la lecture d'opérations ensemblistes. L'important est la colonne de figures de droite, où les "propositions" sont visuellement représentées comme des figures hors-cadre (le cadre c'est E, le rectangle où sont, par ailleurs, les figures). On comprend la difficulté de penser hors-cadre la négation, mais aussi bien l'identité, en particulier dès que ces "opérateurs" sont "partiels", attachés à des points de vue. Qu'en est-il lorsque cadre et points de vues sont invisibles ?

On a l' « énigme » suivante :



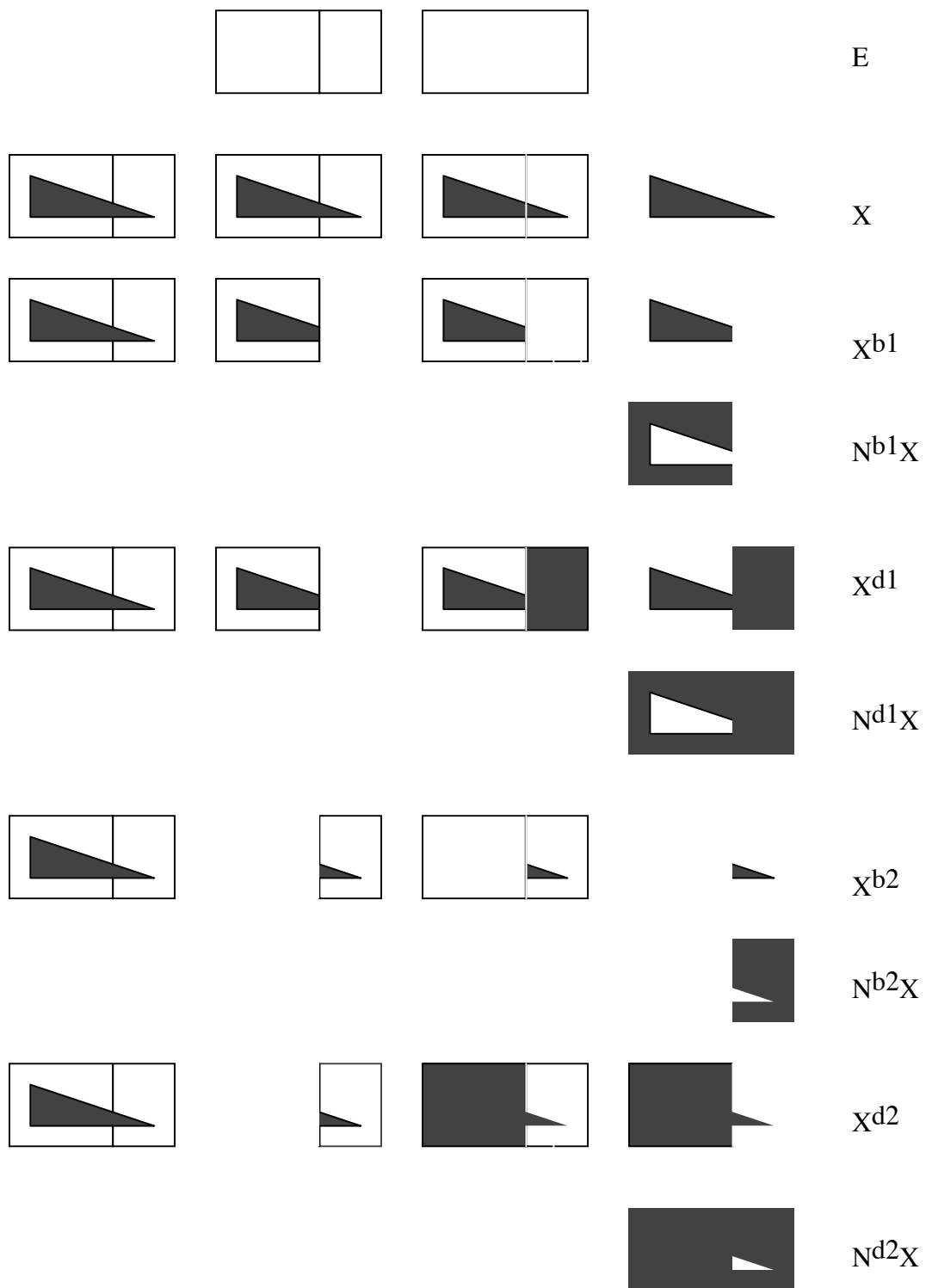
qui se « résout » en utilisant le matériel suivant :



et les règles de définitions ci-après (voir les schémas de la page 191).

Dans la conversation nous procédons sans cesse à des spéculations sur ce qui est dit, pour le faire tenir provisoirement. Naturellement, les spéculations évoluent au cours de la conversations, et ne sont pas sans rapports avec ce qui est a déjà été dit avant, ni avec le contexte énonciatif en général. Ainsi, en spéculant, nous pouvons faire tenir les paradoxes, ce qui permet la poursuite.





La spéculation suppose donc que l'on soupoudre l'énoncé d'une petite musique non-dite, formée de notes altérées du type bp ou dq, et la tenue proprement dite par cette spéculation suppose que les lettres p,

q, etc, sont interprétées comme des lieux de décisions classiques convenablement articulés entre eux.

Ici, dans l'exemple par lequel nous avons commencé, il y a deux lieux, noté 1 et 2, et qui sont sans rapports, sans communications, isolés l'un de l'autre. Le système de ces deux lieux je l'appelle la totalité organisée ou le site. On peut évidemment, et c'est parfois nécessaire, envisager des sites plus complexes que celui-ci.

L'idée de faire simplement tenir un énoncé consiste donc à considérer comme excessive la demande de la logique classique d'un seul point de vue et d'un seul mode de dire, et offre la possibilité de concevoir que quelque chose tienne en vertu seulement d'une articulation bien située entre des décisions classiques locales. La vérité dépend donc des lieux de décisions et de leurs situations mutuelles, et n'est en général pas réductible (ce n'est pas nécessaire) à une vérité classique univoque universelle.

L'essentiel pour la poursuite n'est pas de savoir que ce qui est dit est vrai, mais au contraire de *savoir qu'il n'y a pas encore lieu de décider*, et on a besoin seulement d'imaginer une certaine organisation de la situation des lieux de décisions partielles, d'avoir une vue évolutive du site des décisions, site qui est d'abord une détermination géométrique des rapports entre les lieux, et qui constitue en quelque sorte un autre discours des points duquel des visées partielles s'effectuent, tantôt en plus tantôt en moins, se soutiennent et s'opposent. La prise de sens finale est comme une opération de sommation (d'intégration) de ces visées le long de ce site.


De fait on déforme les lois de la logique classique par quelque chose de géométrique, par ce qui est en question dans toutes les géométries, à savoir les mouvements du va-et-vient local/global. Voilà le principe clair de la logique spéculaire : le croisement de la logique classique et de ses lois avec les lois propres du va-et-vient local/global. Ainsi le défaut de l'antilogie que l'on fait néanmoins tenir est pensé comme une nécessité de faire éclater l'auteur (sujet unique classique) du texte en un site de points de vue articulés, et la mesure qualitative du défaut logique est délivrée par l'objet qui est la géométrie d'un site de tenue. Un tel site expose une formation visuelle fantasmatique qui répare l'impossible du paradoxal, l'impossible que l'auteur soit "un".


Evidemment le site de l'exemple est encore un peu trivial, pauvre, juste un peu moins pauvre que le site du cas classique qui, lui, se réduit à un simple point de vue isolé.

Site de l'exemple :  Site de la logique classique : 

Dans le site classique, le point noir désigne « le » point de vue unique, et dans le site de notre exemple, les deux points, noir et blanc, désignent les deux points de vue envisagés, distincts mais interchangeable, notés, dans les explications ci-avant, 1 et 2.

De fait il est tout à fait nécessaire et fructueux d'envisager des sites plus riches, avec en particuliers des liens actifs entre les points

de vue. Par exemple le site  où les deux points désignent deux points de vue, et la flèche un rapport de l'un à l'autre. Et plus généralement des sites constitués de multiples points de vue et flèches entre ces points de vue ; un tel site constituant ce qu'en mathématique on appelle un graphe orienté ou simplement un graphe. Ainsi en général le site nécessaire à la tenue est un graphe, voire une catégorie.

Considérons par exemple le cas du site  . Donnons nous une totalité « découpée » par ce site, soit un ensemble  $E_1$ , un ensemble  $E_2$ , une fonction  $f$  de  $E_1$  vers  $E_2$ , et l'ensemble total  $E$ , union de  $E_1$  et  $E_2$ . Les ensembles  $E_1$  et  $E_2$  sont supposés disjoints. Mais la fonction  $f$  établit un rapport entre eux. Un sous-ensemble  $X$  de  $E$  est dit *cohérent* ici si, pour tout élément  $u$  de  $E_1$  on a : si  $u$  appartient à  $X$ , alors  $f(u)$  appartient aussi à  $X$ . Alors si  $W$  est une partie quelconque de  $E$ , elle n'est pas nécessairement cohérente, mais il existe une plus petite partie cohérente de  $E$  qui contienne  $W$ , et une plus grande partie cohérente de  $E$  qui soit contenue dans  $W$ . La première s'obtient en ajoutant à  $W$  les éléments de la forme  $f(u)$  pour les  $u$  éléments de  $E_1$  qui sont aussi dans  $W$ . La seconde s'obtient en enlevant de  $W$  tous les éléments de la forme  $f(u)$  pour les  $u$  de  $E_1$  qui ne sont pas dans  $W$ .

Soit alors  $X$  une proposition. Pour l'interpréter, on la situe dans la totalité  $E$  comme une partie *cohérente* de  $E$ . Et toutes les propositions devront ainsi être des parties cohérentes de  $E$ . Avec cette exigence supplémentaire de cohérence, on peut recommencer le travail. Cette fois, il y a encore deux points de vue, mais les opérations de globalisations sont légèrement différentes. Si  $Z$  est une partie de  $E_p$ , ses globalisations ne s'obtiennent plus en complétant dans l'autre point de vue par rien ou tout (car alors le résultat ne serait pas nécessairement une partie cohérente de  $E$ ) mais ainsi :

cas  $p = 1$  :

- à  $Z$  on associe l'union de  $Z$  et des éléments de la forme  $f(u)$  pour  $u$  élément de  $E_1$  et de  $Z$ .

- à  $Z$  on associe l'union de  $Z$  et de  $E_2$ .

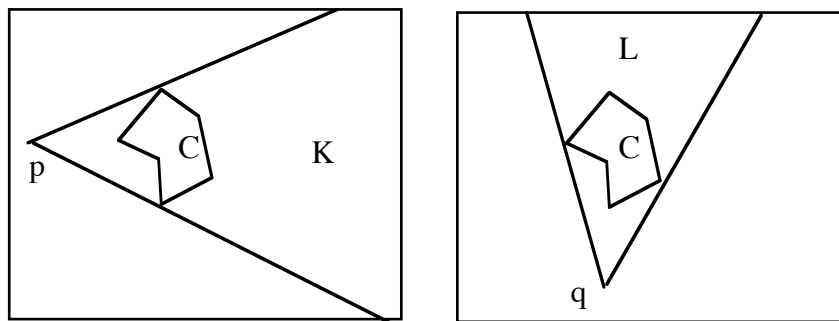
cas  $p = 2$  :

- à  $Z$  on associe  $Z$ .

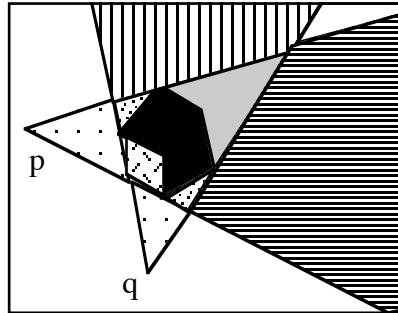
- à  $Z$  on associe l'union de  $Z$  et des éléments  $u$  de  $E_1$  tels que  $f(u)$  soit élément de  $Z$ .

\*

Voici un dernier exemple. Dans un rectangle supposons donné une surface  $C$ . On considère comme point de vue un point  $p$  du plan. La « localisation » de  $C$  à  $p$  est ce qui, depuis  $p$  est vu de  $C$ . Le point  $p$  voit de fait la partie du contour de  $C$  qui dans le cône de sommet  $p$  s'appuyant sur  $C$  est du côté de  $p$ . On note  $C_p$  cette partie. A partir de cette donnée,  $p$  peut faire deux suppositions extrêmes. La première est que ce qu'il voit est exactement l'objet. Il complète ce contour visible par rien et le considère donc comme une partie  $C^{bp}$  du rectangle. La deuxième supposition, maximale, est de supposer que tout ce qui lui est caché par le corps  $C$ , à savoir la zone  $C$  elle-même et la zone  $K$  derrière est l'objet. Il considère donc la partie  $C^{dp}$  du rectangle constituée de l'union de  $C$  et  $K$ . En vérité tout ce qu'il sait, c'est que le « vrai » objet  $C$  est entre  $C^{bp}$  et  $C^{dp}$ . Si  $q$  est un deuxième point de vue, on détermine de même  $C^{bq}$  et  $C^{dq}$ .



Les regards sur  $C$  de  $p$  et  $q$  se croisent, et à eux deux les points de vue  $p$  et  $q$  connaissent mieux la vraie nature de  $C$ .



On voit ainsi comment le calcul avec les opérateurs  $bp, dp, bq, dq$ , pourra exprimer le travail de collaboration entre les points du rectangle, travail qui fait partie de la géométrie du plan.

Evidemment, notre observation des corps opaques dans l'espace relève du même jeu, et notre circulation autour des objets pour en prendre connaissance, en nous permettant d'adopter successivement divers points de vue, soit divers opérateurs  $bp$  et  $dp$ , nous permet d'en prendre connaissance progressivement. Les différents points de vues adoptés sont eux-mêmes situés dans l'espace, sur le chemin emprunté donc, et ce chemin est un « site », connu, qui est « intégré » dans notre connaissance, et finalement à la vérité de ce qui est regardé.

N.B. Dans ces exemples, je n'ai pas expliqué comment explicitement les quantifications se peuvent être altérées. Pour l'instant je renvoie le lecteur au texte initial déjà cité intitulé *L'idée de logique spéculaire*.

### III

Enfin, je terminerai, toujours en me limitant au matériel exposé lors du colloque, en complétant ces deux introductions d'une façon qui me tourne plus encore vers la signification linguistique de la logique spéculaire, puis vers la question de la vérité.

Vous savez que c'est une chose que l'on dit couramment des énoncés classiques : là-dedans le sujet à disparu, il est forclos, et si un tel énoncé est valide c'est « objectivement », il l'est pour tous et indépendamment de qui l'a dit. On n'a pas installé visiblement dans l'énoncé la place du sujet le prononçant comme tel, son rôle dans les

différents temps de l'énonciation n'est pas dit. D'une certaine façon la logique spéculaire va s'occuper un peu de ça, de ce non-dit. L'essentiel est l'installation d'un chemin de points de vue partiels éclairant l'énoncé, suivant des modes parmi deux modes fondamentaux. Deux modes fondamentaux de dire, et la forme d'un chemin : de là s'intègre la signification et la valeur de vérité. Voilà ce que notre titre ici vise par l'expression « le lieu de décider ». Ce lieu est précisément éclaté, d'un éclatement coordonné, et finalement le nom de ce lieu est donc la logique spéculaire même, par contraste avec la logique classique sans lieu, ou plutôt en possession d'un seul lieu universel (et donc inopérant comme lieu). Ce lieu de décider, nous ne pouvons nous empêcher de l'élaborer au cours du dialogue, pour que ça tienne, et nous pas pour que précipitamment ça soit vrai. Que le lieu de celui qui parle et celui de celui qui écoute ne soient pas les mêmes, de là naît le malentendu, et de la résonance de ces lieux naît l'entente. De fait le malentendu lui-même est aussi indispensable à la poursuite du dialogue que l'entente, car c'est la spéculation sur leurs natures qui permet d'accorder du crédit, ce crédit qui fait tenir la chose un peu en l'air. On sait très bien que la question de la vérité est démesurée, qu'il suffit de cette opération infra-véridique de tenir ; on a seulement besoin d'une sorte de possibilité de non-inconsistance, comme on dit, on a besoin de supposer que ce que l'autre nous dit n'est pas intégralement vide. La logique spéculaire donc s'occupe de gérer les effets logiques des spéculations logico-géométriques qui font tenir ou pas. Ainsi est proposé une sorte de réglage du non-dit, ce qui devrait permettre un début de théorie significative de la communication humaine infra-décisive. Il est bien question de quelque chose sous le vrai et la décision. Ce dont s'occupe l'affaire des lieux.

L'intérêt de disposer plusieurs points de vues est clair pour rompre les paradoxes apparents : « je veux et je ne veux pas » n'est certainement pas entendu classiquement comme un pur non-sens, mais, bel et bien aussitôt entendu, nous y mettons quelque hypothèse comme : « je veux » est à entendre d'un point de vue, et « je ne veux pas » est à entendre d'un autre. Ce phénomène de spéculation et son auto-modification est si banal, si courant, qu'on peut bien n'y prendre pas garde.

Je voudrais aussi, maintenant, encore préciser ce qu'il en est du caractère évolutif dans l'écoute du discours de l'installation et la révision des points de vue et modes. Pour cela je prendrai un fragment d'une phrase prononcée tout à l'heure (dans une conférence de ce

colloque précédant la mienne) par Gilson : « ...et là on voit réapparaître le vieux Lacan, celui des débuts ». Phrase très intéressante pour nous ici. En l'écoutant, au moment où l'on entend seulement la première partie « ...et là on voit réapparaître le vieux Lacan », on pense à Lacan vieux, à la fin de son âge, et on se met donc dans le point de vue d'une chronologie daté en croissant du passé vers le futur. A ce moment l'énoncé tient très bien, de façon classique. Le fragment « celui des débuts » tiendrait aussi tout seul du même point de vue. Mais sa prononciation après le premier, fait que, pour faire tenir le tout, l'on doit modifier le premier point de vue, le reposer, comme celui d'une chronologie inversée, et garder, sur le second fragment la chronologie directe. Et bien ceci dans la tenue du discours ça se passe sans arrêt. C'est ce qu'on peut appeler le processus d'intégration, lequel intègre le sens en reconstruisant au fur et à mesure le chemin des points de vue sur lequel la vérité s'intègre. Ce qui touche à l'*übersehen* freudien, à ce qui dans la domination embrassant du regard saisit la portée, et, du même mouvement, laisse échapper un insu. Totalisation *et* méprise. Nous sommes bien conscient (sic!) qu'à la nommer, la méprise, elle s'échappe ailleurs.

Dans la pratique, les points de vue sont eux-mêmes d'autres discours « évidents », à la spéculation masquée. Une théorie d'ordre supérieure consisterait à révéler ces spéculations secondes, et ainsi de suite. Je présenterai ceci un jour, ce n'est pas difficile. Il y faudra même introduire une auto-référence, en ce sens que tel point de vue du premier ou du second niveau, ou plus, pourra de fait être tel fragment de l'énoncé classique de base.

\*

Mais pour aujourd'hui je voudrais aussi préciser un peu, naïvement, le sens « linguistique » des deux modes, notés d et b dans les calculs des deux introductions. Que signifie qu'il y a deux modes de dire ?

Une première indication est évidemment la référence à l'acte inaugurale de la pensée divisant l'objet à penser en pour soi et en pour l'autre<sup>7</sup>. Ou encore à l'idée d'un mode en intériorité et d'un mode en extériorité.

Par exemple les deux locutions « l'auteur des Misérables » et "le plus prolifique des romantiques français" sont deux désignations

---

<sup>7</sup> Je renvoie là au dernier paragraphe de *Fragments d'un atlas de l'inaccessibles (7 cartes)*.

d'un même individu, à savoir Victor Hugo. Mais inversement justement, si vous prononcez maintenant « Victor Hugo » seulement, à laquelle de ces deux phrases précédentes le rattachez-vous ? auquel de ces deux points de vue ? Le premier point de vue est en un sens en intériorité, par ce point de vue Victor Hugo se constitue depuis son propre développement, le développement de son œuvre comme telle, depuis lui-même identifié à l'œuvre en production. Le second est visiblement en extériorité, il ne prend sens explicitement que par la position de Victor Hugo comme point abstrait, sans contenu, dans le réseau prescrit des auteurs de son époque, comme agent de distribution de l'œuvre achevée et close. Si on y regarde de plus près bien sûr ce n'est pas si simple, les deux cas ne sont pas si purs. En tout cas votre jugement sur la vérité d'une phrase comme « Victor Hugo est un grand homme » dépend visiblement du point de vue adopté, c'est-à-dire du mode de dire « Victor Hugo ». On voit ici que les modes « sont » encore des points de vue, qu'il ne font que dédoubler des points de vue. Ils sont aussi déjà des points de vue sur les points de vue. Par exemple si vous adoptez maintenant dans votre propre spéculation sur la phrase « Baudelaire est un homme de valeur » le point de vue « Victor Hugo », encore vous faudra-t-il « orienter » ce point de vue, sur-déterminer « Victor Hugo » par un mode de juger, en intériorité ou en extériorité donc, comme auteur d'un chef d'œuvre ou comme auteur d'œuvres nombreuses. Suivant le cas le jugement sur Baudelaire depuis le point de vue « Victor Hugo » pourra bien être différent.

Toutefois cette première indication est insuffisante. Les mots « intériorité » et « extériorité » donnent à penser qu'il y a un dedans et un dehors, une séparation entre les deux, que l'on sait de quel côté est l'intérieur, de quel côté est l'extérieur. C'est beaucoup trop supposer sur nos deux modes.

On pourrait peut-être mieux les qualifier en parlant pour l'un de mode d'accapitation et pour l'autre de mode d'exclusion. Ce qui n'irait pas trop mal, mieux en tout cas, avec la nature des calculs avancés, et bien sûr aurait aussi une portée psychanalytique significative. Mais peut-être serait-ce encore trop dire. Parler de gauche et droite, de dessus et dessous rencontrerait le même inconvénient que intériorité et extériorité, sauf à considérer ces appellations comme purement conventionnelles. Tout aussi conventionnelle que le choix de entrant et sortant.

Mais précisément, au bout du compte c'est ça le centre de la question : *la signification primordiale de ces deux modes n'est autre que le fait que justement ils sont deux*. Qu'il ne peut y en avoir qu'un.



C'est profondément, pour chaque point de vue, d'être autre. C'est l'ouverture même que, à ne pas être dits, et peut-être même à ne pas pouvoir être disibles, les deux modes par leur seule existence impliquent pour les points de vue. Ce que l'on touche là c'est ce que j'appelle la pulsation, que la logique spéculaire écrit, mais qu'en écrivant elle efface. La logique exacte de cette pulsation<sup>8</sup> serait mieux rendue par quelque chose d'intermédiaire entre la logique spéculaire et la logique classique (laquelle provient de la logique spéculaire en identifiant tous les points de vue à un seul et les deux modes d et b entre eux), à savoir la « logique » déduite de la logique spéculaire en y remplaçant les d et b par un seul signe ◆, l'écriture ◆p signifiant, sans que l'on sache lequel, ou bien dp, ou bien bp. Ce qui nous approche de l'idée du poinçon ◇ de Lacan.

Alors, par le biais de la considération du lieu de décider, système organisé des points de vue et modes de dire, il nous arrive maintenant un petit drame : tout énoncé classique, même antilogique, peut tenir. On semble être dans le relativisme le plus mou, le « y'a du bon dans tout, et réciproquement ». Mais ce n'est pas le cas, car, si tout peut tenir, ce n'est pas n'importe comment, mais à un prix qu'il faut noter soigneusement, de par l'installation d'une spéculation, d'un site (chemin de points de vue) particulier, qui ne peut pas être n'importe quoi. Et de fait, en quelque sorte, ce site est comme la forme de la structure du sujet divisé qui en prononçant le discours le donnait, comme toujours, pour vrai. En donnant pour vrai une antilogie manifeste, il révèle non pas un dispositif de tenue particulier, mais un type de tel dispositif. C'est dire que sa vérité, la vérité de l'acte de son dire pour vrai, devrait s'analyser comme le système abstrait de toutes les tenues qui font tenir son dire, comme la cohérence propre de ce système. Que ce tout puisse « faire un » reste problématique néanmoins, évidemment. Mais c'est cette cohérence, dont quelque fait partiel sont peut-être accessibles, qui devrait nous intéresser, ou du moins intéresser le psychanalyste.

Si vous pouvez interroger cette cohérence d'un certain biais inventif, vous y décèlerez éventuellement des motifs répétitifs, une certaine stabilité, qui fera vérité lorsqu'elle pourra être énoncée comme principe pour tous. Après quoi seulement donc, les questions du sens et du malentendu pourront être abordées.

---

<sup>8</sup> Je rappelle, sur cette pulsation et la logique spéculaire, *La logique spéculaire, écriture de la pulsation non-dite*.

IV - La Logique Spéculaire prend donc corps, suivant son propre principe, d'articuler les trois points de vue sur elle-même ici présentés.